

La Rencontre

Aurélie Lesage

La Rencontre

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08089-5

Prologue

J'ai longtemps cru que le temps n'existait pas, invincible, détachée, je vivais sans savoir qu'un jour tout s'arrêterait.

J'ai trois ans, peut-être quatre, et je cogne deux pierres entre elles pour faire du feu. Je cogne frénétiquement, mais rien n'y fait. L'étincelle ne vient pas.

Comment aurais-je pu savoir qu'il fallait tant d'années pour que la flamme surgisse ?

Le temps nous rattrape vite, il fallait se dépêcher. Il se faisait tard. Je ne sais plus où tout cela nous mène-t-il ? Peut-être ici, quand tu es là. Je ne vois rien, j'ai bien vu il y a longtemps, mais aujourd'hui je suis aveugle, l'œil cloué à une illusion. L'illusion de quoi ? Celle qui déforme tout, celle que je vois, je voudrais ôter ce clou... Je l'ôte et je ne vois rien de plus, juste le silence. Je vois le silence, il frappe mes tympanes. Je reste là accroupie devant ces deux cailloux et j'attends l'étincelle.

Quel âge avais-je déjà ? Trois ou quatre ans, non, peut-être plus ? Oui, sans doute plus, je regardais ces étranges cailloux pendant que les autres jouaient dans la cour. Pourquoi voulais-je faire du feu ? Brûler, oui, brûler l'école, tout faire cramer, qu'il ne reste plus rien, plus rien.

Je voulais tout brûler.

Je crois que j'ai réussi à le faire, tout est parti en fumée, là à l'intérieur puis à l'extérieur. Les cendres du passé survolent l'herbe haute

désormais. Je ne suis plus là. Je suis partie ailleurs. C'est un peu comme si le monde tout autour avait changé, comme s'il n'existait pas. Tout est parti en fumée ce jour-là ou avant ça, oui avant ça, mais je ne m'en souviens plus. Je ressens juste ce que les mots ne peuvent exprimer.

L'œil penché sur un détail le bleu du feu m'emporte. J'ai attendu, attendu si longtemps que la flamme surgisse, je crois que je la tiens, elle s'accroche, je la vois là ici penchée sur ces deux cailloux, j'imagine qu'elle m'appelle. Je l'entends. Je crois que je l'entends. Elle me chuchote des mots doux. La flamme est devenue rouge, elle crie mon nom si tendrement, je l'écoute, presque apaisée, mais tout ceci n'est qu'une illusion. L'œil est resté cloué devant ma porte.

La porte du passé se ferme, il y a le présent et maintenant j'ouvre la porte de l'avenir.

L'avenir n'est jamais là où on l'attend. Qu'attend-on ? Ma bouche est cousue par le fil de vos paroles. Depuis, cet incendie il n'y a plus de flamme. Les murs sont devenus noirs, de la suie dégoulinante qui recouvre tout le sol aussi. Je pourrai dessiner au milieu de cette obscurité. Je suis aveugle. Je ne vois plus rien. Vos aiguilles ont transpercé ma bouche, je ne peux plus parler. Ils se pâment devant moi et je ris avec ma bouche de marionnette ! Je ne suis qu'un pantin qui attend l'étincelle.

I

Avant ça, le langage n'existait pas, nous ressentions seulement. Je ne savais pas parler. Je les écoutais. Comment croire une parole ? On l'écoute, c'est tout, on observe, on se laisse faire puisque le corps ne peut pas faire autrement. Le corps rivé aux paroles des autres vissé à leurs fantasmes, à leurs cris, à leurs absences, à leurs mensonges. Je n'ai plus d'âge, je les entends et mon corps reste là planté dans ce désert immobile. J'avance sans avancer, je dors, je mange, j'aime, non, je n'aime rien, je cherche, toujours à chercher son bout d'os enterré dans le jardin. Drôle d'animal ! Et voilà la marionnette qui se remet à rire, un rire strident dont le sourire a été découpé par les poignards de votre désir. Le sourire n'est rien, juste une attitude, une contrainte qu'on inflige au visage. Je ne me souviens plus si un jour j'ai souri sans contrainte. Si, je me rappelle, ça devait être un jour comme celui-là, un jour comme aujourd'hui. Tu ne me crois pas ? Je souris pourtant.

Un jour, tu es venu à ma rencontre, à moins que ce ne soit moi qui sois venue, je ne sais plus lequel des deux est venu l'un à l'autre, l'une à l'autre ; qu'importe, nous nous sommes rencontrés. Qui étions-nous ? Une valse improvisée de paroles ? J'ai beaucoup parlé sans jamais m'arrêter, je n'y arrivais pas, un flux discontinu de paroles, parfois même un ramassis de clowneries gigantesques. Je n'étais qu'un clown ou un ange, un ange perdu dans ce monde sans fin ou bien un démon tout droit sorti des entrailles de l'enfer.

Ma parole était vraie, si naïve et stupide et je t'ai écouté. Que disais-tu déjà ? Rien. Tu ne disais rien, j'écoutais juste le silence de ton authentique parole.

Aujourd'hui, je suis à bout de souffle, ma poitrine m'opresse, j'arrive à respirer, cela reste difficile, j'y arrive tout de même. J'écris au cas où le souffle se perde. Le souffle est si fragile, on ne réalise pas à quel point cela est fragile, on fait comme si tout était si léger, si léger, tout est léger et lourd à la fois. L'oxygène manque pourtant, le cou comprimé par les mains rugueuses de notre lâcheté. N'avez-vous jamais ressenti cela ? Quand l'air vient à manquer. Je ne pourrais pas vous le dire, tellement de fois, un nombre incalculable de fois cela m'est arrivé. Je pourrais laisser ces mains serrer encore plus fort, tout serait terminé, on serait tranquille, non, non, on continue toujours à sa façon, on persévère pourquoi ? Un petit bout de vie.

On porte un poids en permanence, on marche sans s'arrêter. Pourquoi tout devient-il léger à un moment ou à un autre ? L'étincelle, ça doit être cela, je dois continuer à frotter ces deux cailloux si maigres, si décharnés.

Je marche sur les gravillons d'une cour, comme il est doux le bruit de mes pas qui se posent en rythme sur le sol ! Le sable joue sa mélodie à moins que ce ne soit mes pieds qui dansent et jouent la musique. Qui fait quoi ? Je regarde le paysage, mon esprit se détache de l'endroit où je suis, je n'écoute pas les explications pour résoudre ce problème de mathématique qui me pèse tant ! Je n'ai aucun problème avec ça ! Je suis ailleurs et je marche vers un espace vierge qui n'existe pas encore.

La nuit dans cette grande maison, les heures s'écoulent gentiment, nous jouions aux cow-boys et aux Indiens, nous nous amusons. Puis, seule, je courais jusqu'au fond du terrain pour aller voir les vipères. Elles me faisaient peur les vipères, je devais les effrayer aussi, en fait je n'avais pas peur et j'étais la seule à oser y aller, j'étais pourtant la plus jeune. Je n'avais peur de rien, encore, moins de mourir.

Un jour, j'ai rêvé, le retour des géants, la peur est revenue, j'ai eu peur, alors dans ce grand jardin à côté du garage, près des pinèdes, j'ai pris un bâton ; agenouillée, je dessinais sur le sol des ronds, une infinité de cercles, comme pour dire, ça va recommencer, c'est sûr, ça va recommencer, on n'en sort jamais ! C'est un cercle infernal d'où l'homme ne sort jamais. L'existence tourne, tourne sans jamais trouver d'issue.

Son immense silhouette s'est approchée de moi, je continuais à dessiner ces horribles ronds, ce n'étaient plus des cailloux que je frottais, l'étincelle était morte, il fallait arrêter d'y croire, non, je traçais l'impasse dans laquelle j'étais ; je ne me souviens plus de ses paroles, je crois qu'il cherchait à savoir si j'allais bien. J'ai hoché la tête en regardant mes ronds. Ce n'était qu'un rêve. Je ne voulais pas regarder ce géant. Mais mon bras tremblant continuait sans relâche à dessiner ces cercles. Il faudra tôt ou tard avancer dans l'histoire, je m'y mettrai bientôt.

Il n'y aura jamais de mots pour dire parce que tout arrive avant le parler, tout, tout et au milieu de ce tout il y a le rien, l'absence, le doute, à moins que ce ne soit un sentiment d'abandon, on se sent toujours abandonné au moins une fois dans sa vie et puis on finit par s'abandonner à l'autre, là, je crois que c'est mieux, oui, c'est plus intéressant, plus agréable, plus constructif et tellement plus joli.

Quand est-ce que nous nous sommes rencontrés déjà ? Te souviens-tu du jour ? J'ai oublié le moment, les tristes instants se perdent, ils s'effacent dans un coin de notre mémoire, nous ne sommes rien sans les souvenirs, nous aimerions oublier, on se souvient pourtant. C'était un mardi au mois de mai, ou bien un vendredi, il neigeait. Était-ce une vraie rencontre ou seulement une illusion ? L'illusion de croire à la rencontre, un simple rendez-vous qui n'a jamais eu lieu.

Je suis en vacances, je regarde filer l'eau douce de la rivière, je l'aime cette eau et ces roches de calcaire tout autour de moi. Je ne sais pas nager, je veux faire comme les grands alors je plonge. Je me noie sans me débattre, je suis tranquillement le courant et puis

on me soulève, le corps encore tout accroché à l'eau tendre, telle une ventouse. Je crache de l'eau. L'oxygène revient à nouveau. J'admirais les profondeurs, les poissons, la mousse sur les pierres, tout était vert ou translucide, nous n'étions pas ensemble, pas encore. À moins que... sais-tu quand est-ce que nous nous sommes rencontrés ? Peut-être que derrière chaque désir, chaque approche, chaque contact, tu te cachais, le corps dissimulé dans mes gestes, mes pensées, mes envies ? Je ne te vois pas encore. Je suis toujours aveugle, l'œil troublé par l'eau de la rivière et je me trompe souvent.

Les routes escarpées me font peur, j'ai toujours peur que la voiture tombe dans les virages. Je suis effrayée par le vide, si nous avions un accident ? Le vide m'angoisse plus que l'eau de la rivière. Nous traversons les petits villages, j'ai cinq ans, je crois, et je regarde le paysage comme on admire un tableau magnifique. L'odeur de la pinède, le bois aux pierres blanches dans lequel nous allions marcher. Je connais son nom, je ne l'ai pas oublié, je ne le nommerai pas. Ce bois est magique et plein de cadavres. Un enfant y est mort en voulant escalader un rocher. Une plaque commémorative a été posée. Et si j'étais cet enfant qui voulait tout simplement jouer, si j'étais ce cadavre enseveli sous la terre de nos ancêtres ? Je suis tout cela à la fois, car quand je me promène dans ce bois, je ressens son histoire. Je ressens la magie et la violence qui se cachent derrière les roches, les chênes ou les arbustes. De magnifiques sculptures envahissent le décor, elles se sont construites avec le temps, j'y vois un lion, un aigle, un ours, comme si le minéral avait figé le vivant. Le vivant est pourtant toujours là, je le ressens. J'écoute les brindilles craquer sous mes pieds.

Il est tard, nous nous sommes perdus, c'est une longue randonnée et la nuit va tomber. Je n'ai pas peur. Je suis juste fatiguée et mon frère veut lire son livre. Moi, je ne lis pas, je n'aime pas ça. Quand le jour revient, j'aime regarder les lézards, ce sont mes meilleurs amis. Je les trouve magnifiques. J'attends avec impatience les heures les plus chaudes pour pouvoir les admirer. Je les aime tellement, je les regarde durant des heures. J'aime également observer les alvins. Je

prends un sac en plastique, je le plonge dans l'eau, et les alvins nagent dans le sac. J'observe accroupie. Je ne m'ennuie pas. Je suis bien.

Mais la nuit, j'ai longtemps eu peur, désormais j'observe les larmes qui coulent comme la rivière retourne à son fleuve et puis s'éparpille dans l'océan. Je suis bien. Je souris beaucoup. Il fait nuit, le ciel est clair, nous pouvons admirer les étoiles. Quel océan céleste reste-t-il encore à traverser ? Nous le saurons bientôt, l'encre encore humide traverse les pages de nos histoires jusqu'à laisser une trace indélébile.

Quand a eu lieu notre premier rendez-vous ? Il est faux de dire qu'il a réellement eu lieu, puisque je suis encore aveuglée ; trop de liquide dans mes yeux, trop de boue, de rêves, je ne te vois plus. Ai-je seulement déjà vu ? J'ai vu l'obscurité, le sang, la souffrance, j'ai vu la lumière, la passion, la joie. La joie de te sentir près de moi. Je m'absente souvent, on me le reproche, les gens croient que je les oublie, mais je n'oublie jamais personne. Mon esprit se souvient des détails, quand on me parle je sais m'intéresser au détail qui séduit. Je séduis beaucoup. Je ne cherche pas à plaire, mais je sais comment séduire. Je peux séduire mon chien très facilement ! Je crois que j'aime tout simplement.

J'ai traversé les années sans trop avoir conscience qu'elles passaient, avais-je des rêves ? Le rêve de faire ce que j'aime, car j'aime beaucoup, je vous l'ai dit. Mais en traversant les obstacles, j'ai vu un mirage, tout était faux. Derrière le rideau, il n'y avait rien, la lumière avait disparu. Tu n'étais pas là.

Ce jour-là, je suis venue te voir. Tu as pris un café, moi je ne voulais rien. Je te regardais et je buvais tes paroles, cela me suffisait. Je bois tes paroles, je bois jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la faiblesse de m'imaginer seule avec toi dans un espace encore indéterminé. Cet espace reste à construire.

Le veux-tu ? Bien sûr que non ! pourquoi le voudrais-tu ? Il est terrible de croire à une chose qui n'arrivera sans doute jamais.

Je ne sais pas si j'y crois en fait, je remue la terre humide du cimetière, là aussi il y a des gravillons, c'est calme et serein. On apprend beaucoup de choses en compagnie des morts. Oui, peut-être que si, pour une fois, une toute petite fois je touchais le vivant, ce n'est pas grave, au cimetière l'odeur de l'herbe mouillée est plutôt agréable, parfois plus que celle des vivants. Je regarde les visages gravés sur les dates. Ils n'ont pas eu de chance tout de même, non, non, ce n'est pas de chance de mourir. Peut-être que ça l'est plus de vivre, mais quand on naît c'est pour mourir, alors la chance elle est pour tout le monde !

Ce jour-là, j'avance au milieu des fougères, c'est humide, mon frère me dit qu'avant tout ça, c'était l'océan. Je suis fascinée. J' imagine cet espace rempli d'eau. Penses-tu à moi quand je suis dans cette forêt ? Tu ne le peux pas, tu vis d'autres vies que la mienne. Ma vie n'est pas avec toi. Elle continue sa route lentement, ou plutôt à toute vitesse, la vie ne recule devant rien, elle s'accroche et cherche à construire des moments de joie. Au moment où tu écoutes les paroles de cette chanson, toi tu la comprends, moi j'écoute avec ce regard d'enfant qui a grandi si vite. J'ai vite compris pourtant. Les paroles me touchent, elles me saisissent et je suis fascinée par toutes ces nuances. Tu ne peux pas encore te souvenir de ma présence puisqu'à tes yeux je suis l'absence. Nous finissons par sortir de cette forêt et je continue de grandir.

Au moment où je suis née, beaucoup croyaient encore au changement, aux discours de ceux qui voulaient le changement, moi j'ai vécu le discours comme un mensonge, une aberration, une trahison. Je suis née dix ans après les discours, j'ai survécu aux tromperies. Ne me parlez plus, ayez la décence de vous taire.

Ils ont cousu nos bouches, ma bouche ! Alors ces discours-là je ne veux plus les entendre. Il n'y a que nos gestes ou nos actions qui ont du sens. À moins que, oui, j'aime boire tes paroles, mais qui me dit que toi aussi tu n'as pas menti un jour ?

Il faudrait qu'on arrive au moment de ce fameux rendez-vous et je saurai.

Premier rendez-vous, ce n'est pas le nôtre, j'ai laissé faire le hasard, je ne sais pas pourquoi, je suis jeune, je l'aime sans l'aimer, il me poursuit, il est toujours là et je déteste ça. Il m'attend, il épie mes moindres faits et gestes, il me veut rien qu'à lui, mais il ne m'aura jamais. Ce qui est à donner, je le donne, quant au merveilleux, je le partage, je le savoure avec l'être désigné, je le fabrique avec mes mains, avec mon corps et mon âme tout entière. Mais pendant ce temps, je suis avec lui, obscur, pessimiste, je m'ennuie. Je pars. J'ai besoin d'air, ce manque d'oxygène toujours, c'est un sentiment horrible à vivre. Toutes ces mains, toutes ces odeurs, toutes ces paroles qui vous empêchent de vivre. Nulle réalité sans perfection ! Je déteste la médiocrité et cette relation était médiocre.

À quelle heure devions-nous nous voir ? T'en souviens-tu ?

Nous sommes jeudi, l'orage gronde, je regarde une vieille photographie, je ne me reconnais pas. Mes yeux ont changé de couleurs, ils étaient bleu très clair tout au début jusqu'à mes deux, trois ans, ils sont devenus marron et puis presque verts. Ils ont toujours changé de couleur. Aujourd'hui quand ils sont clairs, c'est que je vais bien, quand ils deviennent sombres c'est que je me sens préoccupée. Je me demande comment un daltonien perçoit la couleur de mes yeux. On ne regarde jamais les choses de la même manière. Les angles d'approche sont différents. Il se peut qu'un jour, ou pas, je ne sais pas, dis-moi ? Oui, un jour, il se peut que nous regardions le monde sous le même angle. Je ne peux pas envisager le contraire. J'ai peur d'être en retard à notre rendez-vous. Nous avons fixé une heure et trop de contraintes nous empêchent de nous rejoindre. Il nous faut reporter la date.

J'ai souvent pensé que notre rencontre serait magique. Elle le sera. Je le sais. Il suffira de considérer ce premier contact comme une œuvre d'art, il suffira de créer, de concevoir chaque instant